

Eric Sessoye

## Inconscient et différence sexuelle

*Lacan nous précise que concernant le rapport sexuel, si quelque chose a tenu aussi bien dans les structures de fictions, et il cite les religions, ce que nous démontre l'expérience analytique, c'est que ce rapport ne va pas sans tiers terme, le phallus. Que par ce tiers terme il y a une relation, que quelque chose d'inconnu est là, l'homme, et qu'il y a quelque chose d'inconnu, la femme, et que le phallus est justement caractérisé par ce qu'il n'est pas un médium. Si on le relie à l'un des deux termes, l'homme on est sûr qu'il ne communiquera pas avec l'autre et inversement. Selon Lacan le processus de la sexuation provient d'une logique de langage et non de contenus culturels. D'autre part le langage est issu d'un unique signifiant, le phallus, et ce pour rendre compte des deux positions.*

*Le langage coordonné à la jouissance (phallique) n'est pas le plus à même de décrire les différences sexuelles.*

*Lacan nous a aidés à sortir de l'imaginaire de la complémentarité des sexes, mais aussi à ne pas mettre du sens là où il n'y en a pas. Le sens qui a affaire à l'imaginaire et au symbolique et qui nous emmène sur des terrains mal contenus comme les idéaux, les lois, les normes et une certaine orthodoxie sexuelle. Malheureusement le discours se construit sur ces données précitées. Il n'y a pas de rapport sexuel, si on le prend comme tel, ça froisse car on se rend compte de nos ratages, ça interroge, et ça fait écrire. Mais en somme ce qui froisse le plus est le mot sexuel et surtout le mot sexe qui bien travaillé par l'inconscient nous balade à notre insu.*

Qu'en est-il de l'existence et de la différence sexuelle ? Au même titre que le structuralisme, cette différence se définit sur le différentiel, masculin et féminin porte bien un autre son. Une lettre « e » donne bien le ton final. Le réel pour sa part échappe au différentiel de la linguistique il a fallu s'en échapper, du dire il n'y a rien à dire que du dit. Il n'en demeure pas moins dans stabitat que le dire va bon train pour piéger les usagers du langage dans la représentation de ce dire, sophistication de l'énoncé qui coupe le temps, le corps et le langage. Longue élaboration évolutionniste et fluctuante de notre culture qui s'en tire par le dire, qui s'en tire de l'atemporel de l'inconscient. Si la différence première se détermine par le sexe masculin et le sexe féminin ce qui nous amène à la sexuation, le sexe comporte la définition d'une pratique que l'on peut nommer faire du sexe ou faire l'amour, l'amour qui tente de suppléer au « il n'a pas de rapport sexuel ». Ce champ est assez vaste et se pose, bien que se manifestant dans une effusion de signifiants, dans un vide de signifiant ou le signe sexe parfois domine. Du rapport sexuel comme du tout rapport, il n'en existe que l'énoncé, le langage est le propre de l'être et de l'être comme du sexe on n'en sait rien, une image, un reflet. Quoique de notre sexe on puisse le voir mais ni plus ni moins, à l'envers. Si l'inconscient est l'envers de la culture, notre sexe est bien l'envers de notre origine sexuée dans la culture. Le corps de l'homme et le corps de la femme en ce sens ne sont qu'un tissage

de signifiants avec lequel l'on fait discours. Qu'en dire, ce n'est pas ce qui nous étouffe pour s'en tirer du symptôme. Concernant l'inconscient, rien de biologique ne peut le définir si ce n'est dans un effet secondaire par le symptôme qui fait ouvrage dans le corps.

Pour commencer je vais poser quelques « données » que nous articulons à propos de l'Inconscient et leurs rapports éventuels à la différence sexuelle.

L'objet petit a qui a pris une certaine dimension en 1963. Un objet qui a permis de se libérer d'un enfermement à l'objet pour ce *a* qui se soustrait, tombe, mais qui déchaîne le désir. Le *a* est cet élément théorisé mais qui a évolué avec la théorie de Lacan, et ces nuances qui sont réintroduites régulièrement pour que surtout on n'en fasse pas une vérité mais un outil du discours psychanalytique. Est-ce que l'objet *a* en tant qu'il conceptualise le désir est sexué ? La place de l'objet *a* qu'occupe l'analyste est-elle si résolue par son sexe ? Sans parler de l'amour, mais j'y reviendrai, c'est donner ce que l'on n'a pas, l'objet *a*.

Le réel sur lequel je ne vais pas m'étendre puisqu'il est là, et surtout là où on ne l'attend pas. Mais le réel, cet impossible, échappe au symbolique et nous y échappons par le symbolique.

Les pulsions pour leur part ne différencient pas les deux instances sexuelles, si ce n'est dans ce qu'elles se teintent de signifiants.

En ce qui concerne les formations de l'inconscient, qu'en dire en ce qu'elles sont inconscientes ? Si ce n'est dans l'après coup, qui en fait aussi discours en les mettant en langage. Les formations de l'inconscient sont-elles du signifiant avec une pointe de réel ? Ou du réel sur lequel le signifiant ne peut rien dire ? Que de médire ou mi-dire ?

Jusque-là, la psychanalyse n'a pas tant à voir avec la différence sexuelle si ce n'est l'exploration du désir de l'analysant vers un « je (ne) suis (pas) ça. Ce qui a quand même à voir avec le désir de la mère !

Par contre la jouissance se définit en différence dans le tableau de la sexualité. C'est là où le « bât blesse » dans l'énigme de la jouissance de l'Autre et de la femme, *pas-toute* comme Lacan la nomme dans *L'Étourdit*. Et même là ça se complique car le « la » est à barrer car en ce qui la concerne il n'y a pas d'universel, c'est une à une qu'on les engage normalement. La différence est une affaire de signifiants qui suppose que c'est par le désir que le sexué se pose, et... dans les configurations des formules du tableau de la sexualité, ce qui par les mathèmes nous conduit à l'absence de ce rapport et à l'ab-sens du sexe, déjà pressenti par Freud, et le pas-toute par le modèle de la logique.

Mais avant *L'Étourdit* et le séminaire *Encore*, Lacan abordait le sujet sur le discours, l'écrit, la sexualité et ce qui ne peut pas s'écrire dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* « commençons par le dire — ce n'est pas de tout  $x$  que la fonction  $\phi$  de  $x$  peut s'écrire »<sup>1</sup>. Il pose la négation du quantificateur universel et le quantificateur existentiel, « l'un je ne l'écris pas, je l'exclus... c'est forclusif. La fonction ne sera pas écrite. Je n'en veux rien savoir. L'autre est discordantiel. Ce n'est pas en tant qu'il y aurait un *pour tout*  $x$ ,  $\forall x$ , que je peux ou ne pas écrire  $\phi x$ . Ce n'est pas en tant qu'il existe un  $x$ ,  $\exists x$ , que je peux ou ne pas écrire  $\phi x$ . Ceci est très proprement ce qui nous met au cœur de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel ».

Lacan nous précise concernant ce rapport, que si quelque chose a tenu aussi bien dans les structures de fictions, et il cite les religions,

1J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p.141.

ce que nous démontre l'expérience analytique, c'est que ce rapport ne va pas sans tiers terme, le phallus. Que par ce tiers terme il y a une relation, que quelque chose d'inconnu est là, l'homme, et qu'il y a quelque chose d'inconnu, la femme, et que le phallus est justement caractérisé par ce qu'il n'est pas un médium. Si on le relie à l'un des deux termes, l'homme on est sûr qu'il ne communiquera pas avec l'autre et inversement. Selon Lacan le processus de la sexualité provient d'une logique de langage et non de contenus culturels. D'autre part le langage est issu d'un unique signifiant, le phallus, et ce pour rendre compte des deux positions.

Le langage coordonné à la jouissance (phallique) n'est pas le plus à même de décrire les différences sexuelles.

Lacan nous a aidés à sortir de l'imaginaire de la complémentarité des sexes, mais aussi à ne pas mettre du sens là où il n'y en a pas. Le sens qui a affaire à l'imaginaire et au symbolique et qui nous emmène sur des terrains mal contenus comme les idéaux, les lois, les normes et une certaine orthodoxie sexuelle. Malheureusement le discours se construit sur ces données précitées. Il n'y a pas de rapport sexuel, si on le prend comme tel, ça froisse car on se rend compte de nos ratages, ça interroge, et ça fait écrire. Mais en somme ce qui froisse le plus est le mot sexuel et surtout le mot sexe qui, bien travaillé par l'inconscient nous balade à notre insu.

Ce séminaire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* m'a été offert par une amie chinoise, psychanalyste, ce qui a ouvert ma curiosité sur cette langue chinoise où chaque mot fait contraire et sens entre métonymie et signifiant, et des signes dont la barre est également signifiante et structure. Lacan s'y est intéressé « au chinois » en ce que « L'écrit n'est justement pas du langage ». Et dans la distance qu'il prendra avec la linguistique dans *L'étourdit* pour redéfinir une logique de la chaîne signifiante entre métonymie et signifiant.

*D'un discours qui ne serait pas du semblant* met en place ce qu'il en suit de ce discours dans *Encore* et plus encore dans *L'étourdit* avec concision. Ce séminaire s'articule sur le « il n'y a pas », ce n'est pas nouveau chez lui mais il reprend ça en boucle et sous des signifiants différents. Il prend pour exemple le « Traité des météores » de Descartes et plus précisément l'arc-en-ciel en ce qu'il se définit d'être qualifié comme tel d'un semblant. Puis il reprend ce qu'il a évoqué dans le discours de Rome sur l'évocation du Tonnerre. « il n'y a pas de Nom du Père sans coup de tonnerre, c'est un signe... la figure même du semblant ». Et il continue sa démonstration « C'est en cela qu'il n'y a pas de semblant de discours. Tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien qui ne s'y édifie ne soit à base de signifiant ». <sup>2</sup> C'est une première étape qui le conduit vers les logiciens et la *Verneinung* de Freud et il le cite : « Le jugement d'attribution ne préjuge en rien de l'existence, tandis que la seule position d'une *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est nié ». Ce qui conduit Lacan vers, « on ne dit pas du semblant de quoi ». C'est ainsi qu'il engage les énoncés à venir. Quel est la part de fiction dans cette logique de l'objet, un objet non perceptible mais qui organise cette science du réel, et pas de malentendu avec le réel de la science qui par le langage en bouche tous les trous.

En analyse ce qui intéresse de ce discours est le champ de la vérité, ce qui implique une logique sachant que parler c'est mentir, en ce qu'il y a de savoir dans le dire. Or ce qui s'éprouve est le fantasme et

<sup>2</sup> *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p.15.

Lacan dit ; bien qu'il résiste comme pas perméable à tout sens, la conséquence du discours est le fantasme. Le fantasme qui s'éprouve dans ses limites, sa structure et sa fonction. Le fantasme comme le rêve qui dans le lien brouille toutes les pistes sur la différence. Notre passe-temps est de faire du rapport qu'il n'y a pas en ne cessant de nier le traumatisme du fantasme, le fantasme qui obstrue cette structure trouée qu'est le langage. Et de différentiel en différentiel l'on définit un langage et un discours sur l'interdit. De la même façon que je suis peu enclin à dire une vérité sur la différence sexuelle, par mon inscription dans la jouissance phallique, si ce n'est par un mi-dit qui m'échappe et que vous pouvez entendre. Les humains dans leur rapport dérivent de jouissance, la pulsion pousse, vers un ordre moral qui se décline dans le discours. Un ordre moral qui dérive vers un interdit qu'ils s'interdisent, et ce n'est pas la vérité. C'est en ceci que le il n'y a pas de rapport sexuel n'est pas à prendre au pied de la lettre mais au pied du il n'y a pas de rapport qui vaille dans ce que comporte de semblant le discours. Et cet organe qui condamne l'autre dans sa différence se fait signifiant, c'est là que nous l'entendons dans le discours psychanalytique, et cela fait mal. Et cela fait mal dit pour nous tous qui éprouvent au quotidien cette différence que nous répétons et repérons. Dans L'étourdit Lacan mets en garde de ce monde du langage, le lieu du malentendu.

Cela tourne en boucle et avant d'y faire avec son symptôme il faut beaucoup travailler, et si le dit ne va pas sans dire, dans le dire il y a de l'autre et de son interdit, entre jouissance et scansion. Dans cette perspective du champ de la vérité du dit, beaucoup de mensonges que le langage colporte et colle au corps de l'autre. Ce qui fait souffrir certains dits « différents » par le dire et les éconduit de leur désir ou parfois les pousse vers la dérive de la jouissance mal scandée. Et je vais, de ce il n'y a pas de rapport, dit-courir vers le non sens du discours qui fait courir le monde au-delà de ses principes de réalité.

Un lien peut se mettre en symbolique entre l'inconscient, le sexuel et la culture cependant le sexuel ne lie en rien l'inconscient et la culture. L'incompatibilité définit au mieux ce rapport qui n'en est pas un ! Freud a posé l'inconscient dans une mise en dynamique, le nouveau dans cette aventure n'était pas l'inconscient mais les processus de l'inconscient. Or ces mises en perspective scientifique de ces processus se sont initiées dans un lieu précis et à une période précise. De fait si l'inconscient n'est pas réservé à une culture, il s'est articulé dans le discours scientifique. La psychanalyse, un peu comme une religion s'est répandue ou pas dans certaines cultures sous différentes formes. La névrose, symptôme de la culture correspondait dans le champ scientifique freudien à une population assez restrictive, ses analystes, bien qu'il se soit intéressé aux masses et leurs victimisations hystériques, parfois dans le choix du mauvais maître. Il y a encore certaines différences entre ceux qui amènent leurs enfants en souffrance dans des hôpitaux et CMP et ceux qui s'allongent des années sur le divan de l'analyste. Les premiers ne veulent pas forcément savoir quelque chose de l'Inconscient, si ce n'est les représentations populaires, et si l'enfant est en souffrance, ils veulent encore moins en savoir sur cet inconscient, leur culpabilité leur suffit.

Et cette culpabilité comme le besoin sexuel dont parlait Freud est avant tout une affaire privée. Inutile de dire que le maillage de signifiant qui différencie dans la culture l'homme et la femme est une

affaire bien ancienne et qu'il n'est pas nécessaire d'en retracer l'itinéraire. Cependant Freud est passé par l'ethnologie pour son mythe des temps modernes et dans son itinéraire, il culpabilisait de prendre comme maîtresse la *Kultur* peut-être en trahissant son épouse la psychanalyse comme le dit P. L. Assoun. Un lourd dilemme quand on assume l'incompatibilité entre ces deux partenaires. Mais si l'inconscient n'est pas à analyser par l'extérieur et toutes les formes de communauté, il faut bien rendre compte parfois des symptômes qui nous entourent qui du reste ne sont pas tombés du ciel. Lacan est bien allé voir chez Durkheim pour ce qu'il a appelé le père humilié, il en est revenu et a pu finaliser son stade du miroir par la fonction symbolique que Levi Strauss a ramené dans ses valises à travers Boas et Jakobson. L'influence de la culture n'est pas empirique en psychanalyse mais permet si j'ai bien compris d'en passer par elle, la culture, pour y réintroduire la psychanalyse.

Freud à son époque attaquait de front un tabou, le sexuel. Comme il le précise in *Totem et Tabou* « le besoin sexuel loin d'unir les Hommes, les divise ». Et sous ce terme « sexuel » qui peut être scientifique, la pratique sexuelle bien que populaire pour sa part est ce qui vient le plus promptement à l'esprit. Or le lien à cette représentation de ce qui se pratiquait légalement sous les draps de la chambre matrimoniale et moins légalement dans les alcôves et garçonnières s'engageait différemment à Vienne et à Londres. Le puritanisme de l'époque victorienne condamnait violemment et faisait exemple du bon ordre par les procès intentés aux libertins. F. Sauvagnat fait référence à ce que je vais citer comme exemple, le théâtre et ce qu'il met en scène de symptôme, d'inconscient et de sexuel. Le vaudeville ne faisait que claquer des portes sur scène, il montrait une société bourgeoise en proie à ses désirs sexuels et de préférence illégitimes. La danseuse prenait le pas sur la courtisane de l'époque romantique et semblait en savoir long sur le plaisir sexuel. Ce théâtre du vaudeville français ne trouva pas client dans toute l'Europe, il fut traduit et joué à Vienne ce qui ne fut pas le cas à Londres. Et si cela paraît anecdotique, il en résulte que la scène du sexuel en psychanalyse ne s'allonge pas de la même façon chez les Anglo-Saxons et en France.

Faire du sexe, une expression qui s'est fait ordre à certaines périodes, une jeune et fougueuse population d'étudiants qui occupaient la Sorbonne en 1968 prônait cette pratique ancestrale comme un acte faisant partie de leur révolution. En laissant libre cours à leurs pulsions dans les amphithéâtres toutes lumières allumées. Faisant des signifiants « liberté » et « sexuel » le fer de lance de leur désir. S'il paraît que le trublion Cohn-Bendit a lancé le feu de leur colère pour avoir, entre autre, le droit d'accéder aux dortoirs des filles à l'université de Nanterre, ce fut réussi car la décennie 1970 s'est faite exploration du sexuel et de cette fameuse liberté sexuelle. Néanmoins à chaque culture sa révolution, une amie chinoise me questionnait sur les raisons de l'aboutissement de notre révolution sur le sexuel, la révolution culturelle, c'était une affaire moins drôle. Puis d'un air songeur elle me dit « le désir explosait chez vous alors que chez nous on l'étouffait... le désir ».

Ce que ne présentaient pas les énervés du dortoir mixte concerne ce qui s'est mis en discours dans la différence sexuelle, et l'identité sexuelle. Et comme le dit Lacan « un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier »<sup>3</sup>. Si nos étu-

<sup>3</sup> D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit., p.18.

dians de cette révolution trouvaient à s'apaiser par la jouissance d'organe et somme toute de cris dans le sentiment que quoi qu'ils fassent, la castration a opéré et même la révolution n'y peut rien. Mais du côté féminin, les cris devinrent de plus en plus stridents, la liberté sexuelle leur a donné soif, pas seulement de sexe mais aussi d'identité.

Si j'insiste sur cette période, c'est pour initier ce qui nous différencie de l'*ego psychology* qui fait littérature en masse sur le sujet de « la différence sexuelle ». Je suis allé m'informer chez de nombreux auteurs de ce genre qui s'intéressent à des différences, banalement affligées d'anormalité, et qui ont la bonne idée de s'intéresser à notre monde. Certains de ces auteurs des recherches sur le *gender* sont souvent dirigés par un esprit féministe. Certains d'entre eux, révoltés des années 1970, sont devenus des spécialistes du féminisme, et le « isme » devient vite le chiisme qui nous sépare de la psychanalyse. Faire cas du féminin est donner de l'importance au masculin. Contre qui se bagarrent les féministes, contre leur sexe ? Contre une société machiste ? Un discours psychanalytique machiste ? Pour une place de sujet indifférenciée de ce clivage féminin, masculin ? Mais le débat se réactualise car il faut bien mettre des mots sur le malaise de société, un malaise qui s'enkyste sur le corps ? Les formes d'hystéries changent mais la question qui se pose concerne le sujet, car est ce que le sujet change ? Est-ce que la structure se modifie ? Des féministes il en faut car le sujet doit trouver aussi une place dans la culture, puisque le grand Autre prend place dans la chaîne signifiante sur un discours illustré de son époque. Le discours de nos littérateurs d'antan était plus flatteur pour cette écologie culturelle qu'est l'art, mais le jeune dit « de banlieue » a aussi son dire même si le signifiant a changé de forme pour des mots qui ressemblent plus à des signes qu'à du signifiant. Une gestalt qui change aussi bien par la lettre que par la forme. Puisque du féminisme on entend de nos jours des choses du genre transsexualisme. Quel lien entre les deux *isme* ? Une dérive signifiante du mot sexuel ? Les féministes en tant qu'intellectuelles s'attaquent de nos jours au genre, dans les *gender studies*, ce qui suppose une sensibilité à l'exclusion pour y exprimer une mauvaise vérité, la binarité masculin féminin. Mais des revendicateurs de l'identité rencontrent aussi la psychanalyse lacanienne, notamment Diana Fuss (féministe lesbienne *queer*) citée par Javier Saez in *Théorie queer et psychanalyse*, elle reconnaît l'intérêt en l'approche lacanienne du sujet. Dans toutes ces histoires il s'agit quand même du désir et ces études sont bien nécessaires pour mettre en garde de l'inadmissible de l'exclusion par des esprits essentialistes et pour rendre humain ceux qui sont diabolisés. Néanmoins certains de ces auteurs ne dépassent pas l'imaginaire, en confondant ego et sujet comme le fait remarquer Javier Saez<sup>4</sup>. Il semblerait que dans l'*ego psychology* quelque chose est mal troué et veut faire science du symptôme.

Le transsexualisme est un terme préféré par les transsexuels qui en ont assez qu'on colle la sexualité à leur identité. Et le féminisme ne se réduit pas à l'identité mais ça y ressemble dans le *gender*. Et l'on ne peut confondre sexe et sexualité, si la sexualité rime avec identité, pour le sexe comme Lacan le soulève dans *L'étourdit* <sup>5</sup>, « Freud nous met sur la voie de ce que l'ab-sens désigne le sexe : c'est à la gonfle de ce que l'ab-sexe qu'une topologie se déploie où c'est le mot qui tranche. » Le *gender* et tous les trans-versalités font du dire pour y cacher la chose, en l'occurrence le sexe. « Mais le dit ne va pas sans dire » !

<sup>4</sup> Javier Saez, *Théorie queer et psychanalyse*, trad. F. Ben Kemoun, EPFL, 2004.

<sup>5</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, « L'étourdit », Paris, Seuil, 2001, p. 452.

C'est un peu là où le défi était dans les amphes en 1968, lumière allumée sur un sexe qu'on ne saurait voir. Si la lumière suffisait à éclairer le sujet, la science et « la technique » suffiraient à nous éclairer sur ce qu'est un sexe et le désir qui nous y conduit, chez l'humain, espèce assez singulière qui a le choix de ses choix bien que déterminée par la sexuation, et une espèce qui fait la distinction entre l'instinct et la pulsion. Lacan en fait une démonstration dans le séminaire « L'Angoisse » pour nous faire remarquer que notre angoisse est bien là où le désir se pointe, et pire quand le manque vient à manquer, l'absence de l'objet nous préservant mais nous positionnant comme assujetti au fantasme. Une élaboration bien humaine qui socialement ne peut satisfaire ses besoins séances tenantes quand un manque fait force. En référence au chien qui salive sans tabous quand le signal annonce le steak où en reniflant une femelle en chaleur. Ce qui chez nos jeunes révolutionnaires de 1968 semblait être un fantasme en rendant la nature à son naturel, le semblant du discours sans l'objet. Et si je parle de chien, en passant du coq à l'âne c'est que les animaux sont bien en place dans certaines névroses infantiles, quand l'enfant en passe par la basse-cour pour mieux intégrer la sexualité de ses parents. Puis les phobies du toucher qui se collent par tabou à ces animaux aussi sexués, comme les humains.

Un homme est un homme et une femme est une femme, soit mais si l'on résume ça à ça, c'est réduire le sujet à un être pulsionnel et nous réduit au signe d'un réel de l'appareil génital. Mais il est clair que la fille et le garçon sont déjà différenciés dans le discours avant la phase phallique. L'identité commence par le prénom, il ne s'agit pas du nom du père mais en général d'un consensus entre le père et la mère. Un prénom qui détermine un ordre social du rose au bleu. Si cela était si simple, le signifiant « identité » n'existerait pas et je suppose ni le chiisme entre masculin et féminin, ni le « isme » entre le transsexualisme et la chose. La sexualité se présente parfois comme une fatalité.

Pourquoi est-il si nécessaire de faire porter le chapeau à la culture qui dé-signifie l'identité à la naissance du petit homme encore tout morcelé, du corps mais apparemment pas du visage. Ce petit homme même s'il est une fille car c'est avant l'assomption de son Je dans le miroir, là où encore le grand Autre se dé-signifiera de son fantasme. Le nœud imaginaire, la captation imaginaire de laquelle on émerge plus ou moins bien par le symbolique. Le symbolique qui par le langage nous désignera la distinction entre le rose et le bleu. C'est pas pour autant que la donne soit de mise, le signifiant peut être doctrine dans l'arbitraire culturel, qui d'on ne sait quelles instances met le sujet dans un panel de l'acceptable à l'inadmissible. L'inadmissible du genre qui dé-signifie le sujet dans un lieu où il doit se tenir. Un premier passage à l'acte des parents qui vont dénier ce qu'il en est du sujet de leur enfant, en transgressant le fantasme pour y poser un signe sur ce petit homme. Soit il faut appeler un chat un chat, c'est peut-être formateur mais de quoi ? D'une identité ? Dans un compromis entre des signes, de genre masculin et féminin, toute en cachant la seule différence qui nous marque, ce avec quoi on ne sait que dire, le sexe. C'est un travail surhumain mais créatif. Et ça marche, l'on retrouve dans les populations les plus inadaptées à la norme sexuelle, un besoin de créer de l'identité pour s'en défendre. Et rappelons le côté asocial du névrosé face

à la norme sociale et les monceaux de créativité qu'il utilise pour le montrer, mais aussi parfois et malheureusement une inhibition sexuelle.

De signifiant en signifiant les homosexuels sont devenus gays par bienséance langagière et les *queers* rejettent le signifiant gay. En effet une lesbienne de classe défavorisée à Atlanta ne se reconnaît pas dans l'image du gay, consommateur et bien lustré, socialement parlant. C'est ce que nous démontrent les auteurs des *gender studies*.

Le mythe est fort de se faire entendre et pour ce qui l'en est des hommes et des femmes, Adam et Ève sont des enveloppes métaphoriques qui selon moi se renouvellent à chaque rapport sexuel, il n'y a pas de mythe en dehors de notre... trauma et de notre inconscient, le traumatique. Les humains aiment les histoires et les écrivent, ce qui est plus sujet à symptôme est ce qu'ils endossent en représentations de symptômes. Ce farouche désir de s'y voir dans son symptôme pousse à l'identification, le mythe offre un panel croustillant. Bien que la logique du signifiant montre l'impasse du mythe, le dire ne va pas sans mythe et ainsi va le monde et la différence sexuelle mythifiée. Si Dieu a créé Ève avec une cote d'Adam, la femme est définie comme telle dans le rapport par le sexe masculin qui la pénètre. Le danger du tout phallique qui égare sur la prise de position. Il a bien fallu déconstruire le mythe pour mettre du signifiant mais malgré ceci, et en fin de compte le garçon n'a qu'un pénis, le phallus ça rate, ça a raté à un moment. Qu'en est-il de cette différence sexuelle, si ce n'est la jouissance sexuelle ! Qu'en est-il de cette jouissance et du phallus qui en est son signifiant mais attention « Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant »<sup>6</sup>

<sup>6</sup> D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit., p. 34.

Revenons au mythe, à nos mythes fondateurs de la culture, des millions de pages se sont noircies de ce semblant, et la terre s'est empourprée de ce sang rouge dans ces querelles sur la différence. Le mythe avant la lettre, sa mise en signifiant, n'était qu'une histoire. Le passage à l'acte ne rend pas compte du signifiant mais de l'histoire qui se soustrait au plus bénéfique des liens sociaux, le signifiant maître. Le mythe, histoire imaginaire fait du sens, par sa portée symbolique, le mythe s'écrit et se met en paroles mais comme le précise Lacan dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient* « Ne vous fiez pas aux écrits seulement. La psychanalyse est entre l'écrit et la parole, à mi-chemin ». Puis dans les *Écrits 1*, « Le discours ne doit laisser d'autre sort que son entrée, que je préfère difficile ». Si le sujet est assujéti au langage, il l'est également du discours et Lacan l'énonce comme tel : « dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance ne serait-ce sous la forme de son nom propre ». <sup>7</sup>

<sup>7</sup> J. Lacan, *Écrits 1*, Paris, Seuil, 1999, p.490.

La parade chez les animaux est mise en scène par le mâle mais la femelle n'en est pas moins actrice puisqu'elle y répond. Les humains font parade d'un discours qui doit séduire et supposer une mise en acte des fonctions biologiques. Nous sommes d'accord qu'il s'agit de désir, si le désir n'est pas éveillé et si le fantasme ne s'y accroche pas, le passage à l'acte sexuel prend la forme d'un viol. Mais à retenir dans la parade, c'est qu'il en va aussi de l'image.

Nawal el Saadaoui, égyptienne médecin et romancière féministe, dans son positionnement symbolique déploie ses SA vers le féminin et le masculin. Dans l'un de ses romans elle décrit l'âme comme féminine mais suppose-t-elle une part de féminité chez l'homme ? Et



en ce sens n'y a-t-il pas de masculinité chez la femme ? Mais tout ça n'est peut-être que le mythe de l'âme ? Et dans ses belles histoires, l'on n'entend pas de sexuel, c'est l'âme qui parle, est-ce de la jouissance de l'Autre ? Le mythe soutient aussi la culture, mais en ce sens que le mythe produit du sens, le sous-jacent de la culture c'est la trace. Une culture qui se tisse en signifiant sur le totem, en ce qu'il est vide de représentation mais aussi en surcompensation de représentations.

La jouissance de l'Autre est jouissance supplémentaire et non complémentaire chez la femme et en tant que Jouissance pose problème. Freud à la fin du texte l'analyse finie et l'analyse infinie relate deux thèmes liés à la différence des sexes qui ressortent en analyse et qui selon lui donne du mal à l'analyste. Je le cite : « On ne saurait longtemps méconnaître la présence d'une loi qui s'exprime ici ». Il décrit la spécificité liée à chaque sexe bien qu'il mentionne des correspondances évidentes mais forcées par la différence des sexes à se mouler dans l'une ou l'autre des formes d'expressions. D'une part l'envie de pénis chez la femme et pour l'homme la rébellion contre sa position passive ou féminine envers l'autre homme. L'agent commun dans la nomenclature psychanalytique étant le complexe de castration. Freud crédite le terme d'Adler « la protestation masculine » en précisant sa pertinence en opposition avec « récusation de la féminité » car « cela aurait été dès le début la description exacte de cette part si remarquable de la vie d'âme humaine ». <sup>8</sup>

<sup>8</sup> S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, 1937, p.53.

Toujours dans ce texte, Freud évoque en lien avec « cette protestation masculine » que l'homme peut néanmoins manifester de la passivité voire masochiste et un assujettissement à la femme. Et le rejet d'une attitude passive envers un homme inciterait à des surcompensations et poserait des résistances dans le transfert.

Un homme homosexuel me disait avoir lutté contre ses attitudes très efféminées, de fait il ne l'est plus... efféminé bien entendu, il s'en est guéri tant soit peu qu'il s'agissait d'un symptôme en représentation, et manifeste des attitudes très masculines, il précise ne pas aimer les « folles » et reconnaît faire partie de ce courant « efféminophobe ». Remarquons la force de cette expression par le mot Phobie et son caractère pathologique qui n'est pas si pathologique mais certainement pathogène. Mais aussi culturel, si les motifs peuvent être refoulés ou s'ils sont retour du refoulé, la part consciente s'est focalisée sur la nécessité impérieuse de cacher et modifier l'apparence, et pour en revenir à cet homme arborant une virilité, bien naturelle semble-t-il pour l'homme, il est néanmoins à l'aise en parlant de sa passivité sexuelle. À notre époque, dans certains pays d'Europe, il n'est plus question que le psychiatre guérisse l'homosexuel mais certains homosexuels doivent se guérir d'une image. Quel glissement sournois s'effectue dans une culture qui renvoie cette image, plus exactement le fantasme que tout peut exister mais à condition de ne pas trop se démarquer, un fantasme de non-différenciation qui semble préparer un effet boomerang de ce refoulé. L'image, le *dress code*, l'accessoire qui donne le change voire des surcompensations, mais ce n'est pas la jupe qui fait la femme pas plus que les cravates l'homme. Le décolleté plongeant n'exhibe pas forcément une hystérique et la tenue cuir fouet le pervers. En tous les cas ce n'est pas ainsi que l'analyste s'engage avec l'analysant. En analyse ça parle d'ailleurs ! Cependant les *gender studies* insistent sur le fait que l'hétérosexualité a construit du SA sur les minorités gays, lesbiennes, queers, trans en effet cela emprisonne dans

une identité plus défensive que permissive. Ce qui rend assez fluctuant et fragile le lien social avec des populations dites marginales.

Peut-on considérer les destins de la pratique sexuelle, je ne le crois pas hors analyse, sinon il s'agit d'une étude statistique sur plusieurs populations. De signifiant en signifiant l'on produit du savoir et des sous-groupes sociaux qui n'arrangent pas le problème en surfant sur la différence sexuelle, une instance qui ne cesse de se référer à la loi pour définir son statut et de la transgression qui griffe l'ordre symbolique. Car tout se discours produit ne fait qu'égarer et éloigner le sujet de son désir. C'est bien pratique. Si l'inconscient collectif de Jung nous intéresse toujours aussi peu, l'inconscient du collectif est une manne pour les effets de réel.

Mais en dehors de ces rixes pathologiques, il y a du symptôme et l'assouplissement de l'interdit dans notre société dite civilisée et riche en surcompensations pose des nuances difficiles à trancher par la loi des tribunaux. J'en reviens à mes révolutionnaires de 68 ou opérant des agents perturbateurs, de nos jours des experts en psychiatrie doivent faire office d'agents régulateurs. Agents régulateurs de quoi ? d'une jouissance socialement acceptable ? Une jouissance qui concerne souvent la transgression par l'agression à l'autre, par le sexe et la violence voire le meurtre. Le sexe et la mort qui concernent bien la Jouissance. Un sexe, c'est sacré puisqu'on ne sait ce que c'est, totem des temps modernes ! Et plus on le met en discours et plus l'inadmissible prend place. Et il en faut aussi de la sublimation pour ne pas sombrer dans le sadisme de répression sur nos pauvres corps en souffrance, d'une image bien qu'unifiée garde des traces de la captation imaginaire.

Cependant de nos fantasmes  $\$ \diamond a$ , le  $a$  est d'avant le sujet et nous y avons eu à faire. Et si le symbolique recouvre nos champs perceptifs, il y reste quelque chose de ce  $a$  qui se met en boucle dans la perspective signifiante, et de boucles en boucles, cela doit céder et s'aider.

Pour en revenir à ces sujets trans, le ça en jeu est un montage créatif de l'image pour certaines transsexuelles qui se veulent non pas femme mais être la femme, Ève dans toute sa splendeur. Quand même issue de l'homme par le mythe. L'on est certainement dans cette emprise de l'image mortifère qui pose la question d'un réel du corps. Certainement un combat vers un réel aménageable, du pénis qui est l'inadmissible et parfois sujet à une jouissance phallique tous azimuts tout aussi inacceptable. Madame X m'expliquait que l'ablation de l'organe est aussi l'ablation de la jouissance de l'organe. Qu'en est-il ? Pour ce transsexuel en question sa jouissance d'après l'opération se porte dans les préliminaires et le câlin amoureux après l'acte sexuel. Est-ce de l'amour, du désir d'amour, du désir d'être aimé comme une femme ? De s'aimer comme une mère ? Dans l'amour il n'y a pas de sexe comme nous le démontre Lacan dans une « lettre d'amour » in *Encore*, ou plus exactement qu'on âme car dans le j'âme on ne peut se servir que de l'écriture « même à y inscrire j'âmes. » L'âme est à mettre en cause en se demandant si ce n'est pas un effet de l'amour. Si c'était, par l'âme de rendre à l'être parlant de supporter l'intolérable de la vie. Et dans ce développement Lacan en arrive à formuler « l'âme âme l'âme » et que cette élaboration est « hommosexuelle ». Les femmes amoureuses âment l'âme nous dit Lacan et qu'est ce qu'elles âment : « ça ne peut en effet les conduire qu'à ce terme ultime... l'hystérie, soit de faire l'homme, d'être de ce fait hommosexuelle ou horssexe, elles

aussi — leur étant dès lors difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se mêlent dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de ce savoir Autre pour en être. »

Madame X est consciente du sacrifice de la jouissance d'organe dans une compensation limitée par la pénétration. Les *queers* n'en passent par la transformation, le fantasme se situe dans une sexualité labile entre l'hétérosexualité à l'homosexualité mais en somme l'idée est de ne pas se poser la question d'un clivage du sexuel. Un garçon qui refoule une image que la société lui colle, comme il le formule, me disait entre son dire et son dit, qu'il détestait les gays : « je ne me sens pas gay, je ne suis pas gay, je ne veux pas être gay, je suis moi et bien que je suis androgyne et parfois dans la peau d'une femme, soumise je peux aussi la mettre, je ne veux pas de poitrine, je n'ai pas besoin de silicone dans la poitrine pour être moi, je suis ce que je suis dans ce que les autres nomment en catégories, d'ailleurs j'aime pas le mot masculine, pourquoi mettre un « e » à masculin, il l'emporte de toute façon. Je ne suis pas homosexuel puisque je sors qu'avec des hétéros et bisexuels, et puis j'en ai assez que le sexuel détermine un individu ». Puis de signifiant en signifiant, le « trans » qui somme toute n'est qu'un préfixe ressortait de partout : « mon travail c'est de la transaction », « la vie c'est une transition ». S'agit-il de trans-scission ou de transition ? La jouissance est bien cette transe qui s'infiltré partout ! Mais cette jouissance impossible du tout possible ne se fixe pas, elle ne fait que transiter par l'objet.

Or le transsexuel ne se satisfait pas plus de l'appellation gay ou homo, de fait il ne pas ou ne l'est plus, et il désire un rapport hétérosexuel dans la plus grande « normalité » souhaitée par notre culture, enfin qu'elle lui inflige car l'on peut se questionner à quel point le regard de l'autre ne lui impose pas de régulariser, de remettre les choses dans le bon ordre ? Il n'y a pas de rapport sexuel mais il y a une identité qui donne le semblant du discours, et pourtant il n'y a pas de d'identité transsexuelle. Un transsexuel est socialement parlant une femme. Le droit des tribunaux permet le changement d'identité, la science permet la transformation, il ne reste de la « trans » et la jouissance de la science, celle qui jouit du droit de transformer. Et son inconscient ! Lacan le dit en ces termes : « ce qui est réel c'est ce qui fait trou dans le semblant, dans ce semblant articulé dans le discours scientifique. »

Certains semblent accrocher une jouissance qui n'est pas la leur ou le leur ? Le tableau de la sexuation laisse le choix de l'inscription bien que *la* femme ne soit pas toute phallique. Finalement ça peut se résumer à une histoire d'inscription sur la porte des toilettes, il y en a deux semblables si ce n'est que sur l'une est écrit Dame et sur l'autre Monsieur. Et comme le reprend Lacan, il s'agit d'un besoin bien primitif commun à nous tous. Des primitifs chez qui, comme nous l'ont relaté les ethnologues, la fonction symbolique était de mise. Le résultat est que l'on a bien des problèmes avec la différence sexuelle, certaines dames s'offusquent encore quand un monsieur se trompe de porte. À part l'inconvénient qu'il pisse sur la lunette, il y a aussi peut-être des fantasmes dans cette intrusion inopinée d'un homme dans un espace féminin. Est-ce là la culture et ses fondements ? Ou est-ce une histoire de lunette ? L'histoire du voir et de l'image est un sujet délicat, que laisse-t-on voir et qui voit-on ? La lecture de l'inscription sur

une porte, nous résume comme être du langage et comme respectueux des règles symboliques. Mais dans cette dynamique du symbolique qui recouvre l'imaginaire, la chaîne signifiante, il y a bien un effet de retour sur l'imaginaire ou le sujet s'en réfléchit. Ce qui est clair dans le graphe du désir, car du désir il en faut pour parler et il faut deux boucles pour un effet de sujet, et ces boucles du symbolique vers l'imaginaire sont effet à vérifier l'ajustement de l'image avec le double. L'identification à ce double spéculaire dans le stade du miroir. Nous ne sommes jamais bien sûr de cette complétude, nous ne serions pas entourés de miroir si c'était le cas. C'est bien ce qui fait symptôme, l'Autre ne nous permet pas toujours cette complétude. Tout ça peut déborder dans la passion et la fusion, quand le désir de l'Autre devient un idéal dans lequel l'on se perd. La déflagration du fantasme en est d'autant plus douloureuse et les âmes déchues de l'âme, on les récupère en morceaux. Le désir de l'Autre, plus ou moins ardent, permet de conforter par son image notre complétude, puisque nous sommes semblables, enfin presque mais c'est toujours mieux que d'être morcelé. C'est bien l'un des termes en analyse, il faut accepter d'être trompé par l'Autre. L'Autre en ce qu'il se présente à la deuxième personne. De boucle en boucle, le Tu prends la parole, ce qui chez certains peut provoquer une décompensation, chez certains le tu (n')es (pas) cela se porte sur l'inadmissible du sexe. Si du *a* l'on ne peut boucler vers l'Autre, le « tu » fait violence, tourne à vide et peut tuer. Mais de tout ça Lacan revient encore en boucle sur l'effet de sens de la métaphore et de la métonymie autant dire du désir et du symptôme. Concernant la structure « elle l'est – comme rétroaction de l'ordre de la chaîne signifiante »... « La structure, c'est l'asphérique recélé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit ».<sup>9</sup> Un faux effet de sens, résonance de l'imaginaire qui peut chez certains ne pas se révéler dans le symptôme mais l'enkyster sur leur propre corps, dans le non détachement d'un bout de réel, qui au lieu de faire trou dans le symbolique glisse un peu et fait trou dans le corps. Cela peut tenir et c'est peut-être un a-ménagement. Personne n'est parfait, c'est se par-refaire même si c'est du par-être !

Se faire refaire le nez, c'est moins gênant, bien que cela soit un pied de nez au père ! Un nez, ce n'est pas grave mais si on met un pied là-dedans, il s'agit bien de l'image et d'un décollement vers un idéal de soi qui sort de son lignage, du nom propre qui comporte aussi une inscription symbolique. S'il ne s'agit que de tourner le dos à sa culture, soit, mais se re-faire l'image montre un souci d'idéal qui s'accroche ailleurs ! L'un des mensonges d'enfant est de s'inventer un autre père, socialement plus attractif, mais c'est bon signe de se laisser tromper par le grand Autre, un nez refait c'est un mensonge qui s'accroche au corps ! Beaucoup d'autres symptômes se collent au corps, tatouage, piercing, scarification et d'autres passages à l'acte à venir, nous sommes créatifs. Un sexe coupé, c'est plus difficile à accepter, ça touche le sexe, le réel et un tenant lieu du réel, la mère.

Madame X me dit au milieu de son discours sur son parcours transitionnel : « nous sommes toutes un peu psychotiques ». Qu'entendre, toute jouissance, ou le toute que chacun et chacune englobe dans une humanité ? L'humanité que Lacan pose dans la ligne du bas du tableau de la sexualité. Bien entendu elle parle d'elle, mais dans cette généralité par le « nous », nous n'y sommes pas pour rien dans ce discours. C'est forclos n'est pas un diagnostic à la louche, c'est

<sup>9</sup> *L'étourdit*, op. cit., p.483.

dans la logique du langage qu'il y a effet. La métaphore peut être tous azimuts dans le délire, elle peut être aussi audible et dans une certaine cohérence. Il faut faire avec son symptôme n'entend pas trans-faire son sexe, mais faire avec, l'on peut entendre aussi une abstraction de ce corps dans le renoncement de la jouissance phallique, il en reste un idéal de l'image et le choix assumé du fantasme de la jouissance de l'Autre. L'Autre devient peut-être un « tu » insistant, un mensonge qui se fait réalité, disons-le, un fantasme qui devient réalité. Mais ce « tu » ne tue qu'une image pour en substituer une autre. Ce n'est pas qu'un pied de nez à la culture, cela peut être, me semble-t-il, un passage à l'acte de la culture, certains *queers* ne se laissent pas duper par cette culture qui fantasme de faire office de nom du père... à l'occasion.